

scanner le sens

LE FAUX CENTRE

Anatomie d'un Langage d'emprise



BENABDELLAH SOUFARI | MÉTHODE QIMI 7



QIMI-7

LE FAUX CENTRE

Anatomie d'un langage d'emprise

*Le contraire de l'emprise n'est pas la dispersion,
mais la juste distinction.*

Benabdellah Soufari

MÉTHODE QIMI 7 — LABORATOIRE DECODEX

TABLE DES MATIÈRES

MOUVEMENT 1 — LA THÉORIE : QIMI 7 ET LES LANGAGES D'EMPRISE

Note liminaire

Introduction — Pourquoi partir du langage

Chapitre 1 — QIMI 7 au-delà de l'exégèse : une méthode de discernement des fausses unités

Chapitre 2 — Le phénomène sectaire comme pathologie de l'unification

Chapitre 3 — Le faux centre : quand un mot absorbe le monde

Chapitre 4 — L'effet de profondeur : quand le discours mime le savoir

Chapitre 5 — La saturation sémantique : quand le flux remplace la preuve

Chapitre 6 — L'immunisation : quand le système se rend irréfutable

MOUVEMENT 2 — LA CLINIQUE : LE CAS D.I.E.U.

Chapitre 7 — Le terrain : présentation du corpus

Chapitre 8 — L'acronyme-piège : D.I.E.U. comme surcodage fondateur

Chapitre 9 — La pseudo-géométrie : quand le mètre carré devient métaphysique

Chapitre 10 — La captation du sacré : quand « Dieu » cesse de signifier Dieu

Chapitre 11 — Le diagnostic social comme hameçon

- Chapitre 12 — L'anti-représentation : une servitude déguisée en libération
- Chapitre 13 — Le latin de cuisine : pseudo-érudition et effet d'autorité
- Chapitre 14 — La phrase-fleuve : saturation et sidération
- Chapitre 15 — La quatrième dimension : blindage épistémique
- Chapitre 16 — Le dictionnaire comme preuve : sophisme par homonymie
- Chapitre 17 — Le corpus comme système clos : synthèse clinique
- Chapitre 18 — Ce que le cas D.I.E.U. révèle du phénomène sectaire contemporain

MOUVEMENT 3 — LA PROPHYLAXIE : SORTIR DU FAUX CENTRE

- Chapitre 19 — Pourquoi la dénonciation ne suffit pas
- Chapitre 20 — Les sept signaux d'alerte d'un langage d'emprise
- Chapitre 21 — La grille QIMI 7 de détection des faux centres
- Chapitre 22 — Ce que QIMI 7 apporte de spécifique
- Chapitre 23 — Éduquer à la distinction
- Chapitre 24 — Le cas D.I.E.U. comme cas d'école pédagogique
- Chapitre 25 — Ce que le faux centre dit de notre époque
- Chapitre 26 — Pour une hygiène du langage
- Chapitre 27 — Épilogue : Le crayon et le faux centre

MOUVEMENT 1

LA THÉORIE : QIMI 7 ET LES LANGAGES D'EMPRISE



Note liminaire

Ce texte constitue un essai analytique. Il ne vise ni l'injure, ni le règlement de comptes, ni la pathologisation des personnes. Il propose une lecture structurale d'un corpus public où se donnent à voir, avec une netteté exceptionnelle, plusieurs mécanismes caractéristiques des langages d'emprise : captation des mots-source, glissements de registre, surcodage, promesse d'unité totale, immunisation contre la contradiction. Le choix méthodologique est décisif : ne pas partir d'une accusation morale, mais d'une anatomie du discours.

Le mot sectaire sera donc employé ici dans un sens analytique strict : non comme étiquette infamante, mais pour désigner un mode de fermeture symbolique par lequel un discours tend à se rendre indisponible à la réfutation, à l'altérité et à la distinction des plans.

Introduction — Pourquoi partir du langage

On se trompe souvent sur la naissance des phénomènes sectaires. On imagine qu'ils commencent avec un chef, une organisation, un groupe fermé, une doctrine extravagante, quelques adeptes fascinés, des interdits, des ruptures familiales, parfois des promesses de salut ou de guérison. Tout cela existe, bien sûr. Mais le phénomène commence souvent plus tôt, à un niveau plus discret et plus profond : dans une certaine manière d'habiter les mots.

Avant que l'emprise ne devienne visible socialement, elle prend souvent forme dans une grammaire. Avant de produire une communauté fermée, elle produit une syntaxe de fermeture. Avant d'exiger l'obéissance, elle exige un certain mode d'adhésion aux mots, aux glissements, aux raccourcis, aux effets de révélation. Le langage n'y est plus le moyen d'éclairer le réel ; il devient le milieu à travers lequel le réel est capturé, recodé, saturé, puis redistribué sous la forme d'une fausse unité.

C'est précisément à cet endroit que QIMI 7 peut devenir décisif. Car si cette méthode a montré sa fécondité dans la lecture des mots-source, des structures sémantiques, des torsions de traduction et des contresens doctrinaux, elle peut aussi servir à autre chose : discerner le point où l'unité cesse d'éclairer et commence à capturer.

Telle est la thèse de cet essai : un pseudo-discours d'unité se reconnaît à la manière dont il confisque les

mots-source, abolit les distinctions, condense les registres et produit un effet de profondeur sans procédure réelle de vérité. En ce sens, le phénomène sectaire n'est pas d'abord un excès de croyance ; il est d'abord un trouble de l'unification.

Chapitre 1 — QIMI 7 au-delà de l'exégèse : une méthode de discernement des fausses unités

QIMI 7 n'est pas ici convoqué comme simple boîte à outils interprétative. Il apparaît comme une discipline du discernement. Sa force n'est pas seulement de retrouver un sens plus juste ; elle est de restituer les différences que les discours de captation tendent à écraser.

Un langage d'emprise ne se signale pas seulement par ce qu'il affirme, mais par ce qu'il mélange. Il fait fusionner ce qui devrait être distingué : le signe et la chose, le mot et le monde, l'intuition et la preuve, l'étymologie et la vérité, la blessure et la théorie, l'expérience du sujet et l'architecture du réel. Il prétend réunifier ; en réalité, il absorbe.

QIMI 7, au contraire, opère par distinctions rigoureuses. Il demande : de quel plan parle-t-on ? Quel est le mot-source ? Quelle est sa charge originale ? Dans quel registre sommes-nous ? Quel glissement a eu lieu ? Quelle extension est légitime, laquelle est abusive ? Où s'arrête l'analogie ? À quel moment la condensation verbale commence-t-elle à produire une illusion de nécessité ?

Autrement dit, QIMI 7 ne protège pas seulement du faux sens ; il protège de la fausse unité. C'est pourquoi il peut devenir, dans l'analyse des phénomènes sectaires, non un supplément de style, mais un principe de lucidité.

Chapitre 2 — Le phénomène sectaire comme pathologie de l'unification

L'une des erreurs les plus fréquentes consiste à définir le sectaire par ses contenus : doctrines marginales, promesses excessives, cosmologies étranges, révélations privées, obsessions lexicales, dispositifs charismatiques. Ces contenus importent, mais ils ne suffisent pas à expliquer la force du phénomène.

Ce qui donne sa persistance à un pseudo-discours d'unité, c'est sa capacité à offrir une forme de réconciliation totale. Il promet de relier ce qui paraît dispersé : la souffrance intime et l'histoire du monde, le malaise politique et l'ordre cosmique, la blessure narcissique et la structure de l'être, l'humiliation collective et le secret des mots. Le sujet ne reçoit pas seulement une thèse ; il reçoit l'impression que tout peut enfin tenir ensemble.

C'est pourquoi ces discours séduisent. Non parce qu'ils seraient simplement absurdes ou extravagants, mais parce qu'ils répondent, de manière dévoyée, à une aspiration authentique : sortir de la fragmentation. Dans des temps de dislocation sociale, de déclassement, de perte d'autorité symbolique, de crise des appartenances

et d'érosion des médiations, la promesse d'unité devient presque irrésistible.

Mais toute unité n'est pas juste. Il existe une unité structurante, qui articule sans confondre, hiérarchise sans écraser, relie sans absorber. Et il existe une pseudo-unité, qui simplifie, capte, totalise et finit par interdire la contradiction. La première ouvre l'intelligence ; la seconde la ferme. La première rend le réel plus lisible ; la seconde le rend plus compact, plus impressionnant, plus indiscutable. La première ordonne ; la seconde hypnotise.

Le phénomène sectaire peut alors être décrit comme ceci : une pathologie de l'unification, dans laquelle la promesse de cohérence devient un instrument de capture.

Chapitre 3 — Le faux centre : quand un mot absorbe le monde

Tout pseudo-discours d'unité se construit autour d'un centre apparent. Ce centre peut être un mot, un nom, un sigle, une formule, une image, un concept. Sa fonction est de servir de point d'ancrage à partir duquel tout le reste est organisé, interprété, jugé.

Le faux centre se distingue du vrai centre par un trait décisif : il ne tolère aucune extériorité. Un vrai centre organise un champ en laissant subsister des marges, des zones d'ombre, des questions ouvertes. Un faux centre absorbe tout. Il ne laisse rien en dehors de lui. Tout ce qui existe doit pouvoir être ramené à lui, et tout ce qui ne peut pas être ramené à lui est déclaré inexistant, insignifiant ou hostile.

Le faux centre fonctionne comme un trou noir sémantique : il attire à lui tous les registres — le sacré, le politique, le scientifique, le juridique, le moral, l'affectif — et les comprime en un seul point. Ce point est présenté comme le lieu de la vérité. En réalité, c'est le lieu de la confusion maximale.

Le mécanisme de captation du faux centre suit généralement une séquence identifiable :

Élection d'un signifiant-maître — un mot ou un sigle est choisi pour sa charge symbolique maximale.

Redéfinition propriétaire — ce mot est vidé de son sens commun et rempli d'un contenu nouveau, présenté comme le « vrai » sens.

Extension totalisante — la nouvelle définition est appliquée à tous les domaines : physique, métaphysique, politique, morale, droit.

Circularité — le système se prouve par lui-même : tout confirme le centre, et le centre explique tout.

Immunisation — toute objection est retournée en preuve de l'ignorance de l'objecteur.

Ce qui est remarquable, c'est que ce mécanisme peut fonctionner avec n'importe quel contenu. Le faux centre n'a pas besoin d'être théologiquement cohérent, scientifiquement fondé ou philosophiquement rigoureux. Il a besoin d'être structurellement fermé. C'est la fermeture qui produit l'effet de vérité, non la vérité qui produit la fermeture.

Chapitre 4 — L'effet de profondeur : quand le discours mime le savoir

L'un des outils les plus puissants du langage d'emprise est ce que nous appelons l'effet de profondeur. Il consiste à produire chez l'auditeur le sentiment qu'il est en train d'accéder à un niveau de compréhension supérieur, alors qu'aucune opération cognitive réelle n'a eu lieu.

L'effet de profondeur repose sur plusieurs procédés :

La pseudo-étymologie : découper un mot en syllabes et attribuer à chaque fragment un sens caché. Ce procédé donne l'impression que la langue elle-même confirme la thèse — que la vérité est « inscrite dans les mots ».

L'invocation de la science : citer des constantes physiques (π , les trois dimensions, la gravitation) comme si elles confirmaient une thèse métaphysique. Le passage du physique au métaphysique n'est jamais démontré ; il est simplement juxtaposé.

La référence aux Anciens : invoquer Platon, les Grecs, les « lois de l'être » sans jamais citer un texte précis ni une édition. L'Antiquité sert de caution diffuse.

Le vocabulaire technique détourné : utiliser des termes comme « singularité », « constante universelle », « lois cubes » dans un sens qui n'a aucun rapport avec leur usage scientifique, mais qui impressionne l'auditeur non spécialiste.

L'effet de profondeur est d'autant plus efficace qu'il s'adresse à des personnes qui ont été exclues du savoir institutionnel. Pour quelqu'un qui n'a pas eu accès à

l'université, entendre un discours qui mêle géométrie, philosophie et théologie peut produire un sentiment intense de reconnaissance : « enfin quelqu'un qui m'explique le monde ». Ce sentiment est réel. Mais ce qu'il reconnaît n'est pas la vérité — c'est la forme de la vérité, vidée de son contenu.

Chapitre 5 — La saturation sémantique : quand le flux remplace la preuve

Le langage d'emprise ne fonctionne pas seulement par ce qu'il dit, mais par la manière dont il le dit. Le débit, le volume, la durée, la répétition — tout cela constitue un dispositif de saturation qui empêche la pensée critique de s'exercer.

La saturation sémantique opère à plusieurs niveaux :

Le flux verbal ininterrompu : des monologues de plusieurs heures, sans pause, sans plan, sans possibilité de question. L'auditeur est submergé. Il ne peut pas prendre de recul parce qu'il n'y a pas de recul possible dans un flux continu.

La répétition mantrique : une formule-clé est répétée des dizaines de fois dans chaque session. À force de répétition, elle acquiert une évidence qui n'a rien à voir avec sa validité logique. C'est le principe du mantra : la répétition produit la croyance.

L'accumulation d'exemples triviaux : chaque objet du quotidien (une tasse, des lunettes, un crayon) est mobilisé pour « prouver » la thèse. L'accumulation donne l'impression d'une démonstration exhaustive,

alors qu'il s'agit toujours de la même tautologie appliquée à des objets différents.

L'alternance entre registre élevé et registre familier : le locuteur passe du « principe de singularité » à « bah oui » en une phrase. Cette alternance crée un effet de proximité (« il parle comme nous ») et d'autorité (« mais il sait des choses que nous ne savons pas »).

La saturation sémantique est l'équivalent discursif de ce que les techniques de manipulation appellent le love bombing : un excès de stimulation qui empêche le discernement. Ce qui était d'abord une condensation verbale devient alors une prétention à la refondation.

C'est ici que le danger grandit. Car un discours qui a appris à fusionner les plans dans l'ordre symbolique cherchera naturellement à les refusionner dans l'ordre social. Les distinctions entre droit, autorité, savoir, foi, expérience, communauté et souveraineté lui apparaîtront comme des dégradations de l'unité. Dès lors, toute médiation semblera suspecte ; toute pluralité, trahison ; toute procédure, lenteur coupable.

Le geste sectaire porte en lui cette tentation : remplacer la composition difficile du monde par l'autorité d'un centre surchargé.

Chapitre 6 — L'immunisation : quand le système se rend irréfutable

Le dernier mécanisme — et le plus redoutable — est l'immunisation. Un système d'emprise ne se contente pas

de produire des thèses ; il produit les conditions de leur irréfutabilité.

L'immunisation fonctionne par plusieurs voies :

Le retournement de l'objection : toute critique est interprétée comme une preuve de l'ignorance du critique. « Tu ne comprends pas parce que tu n'as pas le niveau. »

La disqualification de l'extérieur : tout ce qui est extérieur au système est déclaré corrompu, aveugle ou complice. Les institutions, les médias, les universitaires, les politiques — tous sont « dans le système ».

La valorisation initiatique : comprendre le discours est présenté comme un privilège réservé à ceux qui ont fait l'effort de « s'élever ». Ne pas comprendre n'est pas un signe que le discours est obscur ; c'est un signe que l'auditeur n'est pas prêt.

La prophétie auto-réalisatrice : le gourou annonce que « les gens ne comprendront pas » et que « on sera attaqué ». Quand les gens ne comprennent effectivement pas, ou quand des critiques sont formulées, la prophétie est « confirmée ».

L'immunisation est le verrou final du système. Sans elle, les contradictions internes, les absurdités logiques et les glissements de registre finiraient par être repérés. Avec elle, chaque faille devient une preuve supplémentaire de la profondeur du système.

C'est pourquoi la critique externe est si souvent impuissante face aux discours d'emprise. Non parce que ces discours seraient vrais, mais parce qu'ils ont intégré

la critique dans leur propre fonctionnement — comme un virus qui utilise les anticorps pour se reproduire.

MOUVEMENT 2

LA CLINIQUE : LE CAS D.I.E.U.



Chapitre 7 — Le terrain : présentation du corpus

Le mouvement qui se désigne par l'acronyme D.I.E.U. — « Définition de l'Image qui Est et possède un rapport d'Unité » — opère principalement sur les réseaux sociaux (YouTube, TikTok, Facebook) sous la direction d'un homme, le fondateur du mouvement, qui se présente comme animateur d'une « école du savoir et de la connaissance ». Le corpus analysé ici comprend trois lives vidéo transcrits intégralement, totalisant environ six heures de parole continue, ainsi qu'un texte programmatique intitulé La Législation Entendue.

Ce qui frappe d'emblée, c'est la masse. Le dispositif repose sur un flux verbal quasi ininterrompu — des lives de plus d'une heure, sans plan annoncé, sans pause structurelle, sans possibilité réelle de dialogue. L'auditeur est plongé dans un bain de parole dont il ne peut saisir ni le début ni la fin. C'est déjà, en soi, un mécanisme : la saturation comme condition d'adhésion.

Le public visé est identifiable : des personnes en situation de précarité sociale, de déclassement, de colère politique diffuse — le terreau post-gilets jaunes. Le fondateur le dit lui-même :

« *On est ce soir dans la misère intellectuelle source de pathologie.* »

La promesse est double : comprendre pourquoi le monde est injuste (diagnostic) et accéder à un savoir que les élites cachent (initiation). C'est la structure classique du discours sectaire : un monde malade, un savoir guérisseur, un passeur.

Chapitre 8 — L'acronyme-piège : D.I.E.U. comme surcodage fondateur

Le geste inaugural du mouvement est un acte de surcodage lexical. Le mot « Dieu » — le plus chargé sémantiquement de toute langue humaine — est vidé de son contenu théologique pour être rempli d'un contenu pseudo-géométrique :

« *Dieu, c'est le principe de verbalisation. [...] D : une image. I : qui est. E : être, les lois de l'être en X, en Y, en Z. U : dans un rapport d'unité.* »

Décomposons l'opération :

Captation du sacré. En s'emparant du mot « Dieu », le discours hérite de toute sa charge affective — la révérence, l'interdit de blasphème, le sentiment d'absolu — sans avoir à la justifier.

Pseudo-étymologie. Chaque lettre est assignée à un signifié arbitraire (D = définition, I = image, E = être, U = unité). Cette décomposition n'a aucun fondement linguistique, étymologique ou sémitique. Elle mime la rigueur de l'analyse pour produire un effet de profondeur — l'auditeur croit assister à un dévoilement.

Circularité verrouillée. La formule « défini dans une image qui est et possède un rapport d'unité » est répétée des dizaines de fois dans chaque live, appliquée indifféremment à une tasse, une paire de lunettes, un être humain, l'univers entier. Tout « existe par Dieu » — mais « Dieu » ne signifie plus que « ce qui est défini ». La tautologie est parfaite : tout ce qui existe est défini, et ce qui définit, c'est D.I.E.U.

« *Ces lunettes, elles existent par Dieu. C'est défini. C'est une image qui est et possède un rapport d'unité. Point barre.* »

« *Ça aussi, ça existe par Dieu. C'est défini. C'est une image qui est et possède un rapport d'unité. Ça n'est pas Dieu. C'est une tasse. Par Dieu. Différence.* »

La « différence » annoncée ne produit aucune différenciation réelle. Tout est ramené à la même formule. C'est précisément ce que nous avons décrit dans le Mouvement 1 comme le faux centre : un point qui prétend organiser la totalité mais qui, en réalité, l'aplatit.

Chapitre 9 — La pseudo-géométrie : quand le mètre carré devient métaphysique

Le deuxième pilier du système est l'invocation permanente de la géométrie et des unités de mesure :

« *L'univers en trois dimensions physiques. [...] En X, c'est le haut, le bas. En Y, la notion de côté. Et en Z, la notion de profondeur.* »

« *Vous payez votre loyer en mètres carrés. Vous chauffez en mètres cubes. [...] Dieu, c'est la mesure de toute chose.* »

« *Le diamètre par la circonférence, ça fait pi, 3.14. Première constante connue universelle.* »

L'opération est la suivante : des vérités triviales (on mesure en mètres, π existe, l'espace a trois dimensions) sont présentées comme des révélations ésotériques que « 99 % des gens » ignorent. Le passage du trivial au sublime s'opère par un glissement rhétorique constant :

Mètre carré → loyer → exploitation → servitude → ignorance → « les gens ne connaissent pas les lois cubes »

Trois dimensions → corps humain → représentation → droits de l'homme → « tu es représentant de toi-même »

Pi → constante universelle → Dieu → « mesure de toute chose »

Chaque chaîne associative est localement plausible (chaque maillon semble lié au précédent) mais globalement absurde (le point d'arrivée n'a aucun rapport logique avec le point de départ). C'est la technique du

glissement sémantique en cascade, que nous avons théorisée au chapitre 4 du Mouvement 1.

Le recours à la géométrie sert aussi de marqueur d'autorité. Le locuteur cite Platon — « N'entre pas ici qui n'est pas géomètre » — pour justifier que seuls ceux qui « comprennent les lois cubes » ont accès à la vérité. La géométrie, science de la rigueur par excellence, est ainsi détournée en instrument d'exclusion : elle ne sert plus à démontrer, mais à disqualifier.

Chapitre 10 — La captation du sacré : quand « Dieu » cesse de signifier Dieu

Ce qui se joue dans le système D.I.E.U. n'est pas une théologie alternative. C'est une captation du sacré au service d'un dispositif de pouvoir cognitif.

Le mot « Dieu », dans toutes les traditions monothéistes, désigne une transcendance irréductible — un au-delà du langage, du concept et de la représentation. Que l'on soit croyant ou non, le mot porte cette charge : il pointe vers ce qui excède la prise humaine.

Dans le système D.I.E.U., cette transcendance est abolie. « Dieu » ne désigne plus ce qui excède le langage ; il désigne une formule linguistique. Il ne pointe plus vers l'indicible ; il est réduit à un acronyme. Le sacré n'est pas nié — il est domestiqué. Et c'est pire. Car nier le sacré, c'est au moins le reconnaître comme horizon. Le domestiquer, c'est le transformer en outil.

Cette captation a des conséquences directes :

Pour les croyants : leur foi est instrumentalisée. Quiconque croit en Dieu au sens théologique est implicitement renvoyé à une compréhension « inférieure » — il croit en Dieu sans savoir que Dieu est « une image définie dans un rapport d'unité ».

Pour les non-croyants : leur athéisme est contourné. On ne leur demande pas de croire en Dieu ; on leur demande d'accepter que tout est « défini ». Le mot « Dieu » est vidé de sa charge théologique pour devenir acceptable par tous — mais cette acceptabilité est un piège, car elle réintroduit subrepticement toute l'autorité du sacré.

Pour tout le monde : la distinction entre le sacré et le profane, entre le théologique et le géométrique, entre la foi et le savoir, est abolie. Et c'est précisément cette abolition des distinctions qui caractérise le faux centre.

Chapitre 11 — Le diagnostic social comme hameçon

Le discours D.I.E.U. ne commence pas par la métaphysique. Il commence par la souffrance.

« Plus de 350 000 SDF. 50 000 mineurs à la rue. Des gens qui crèvent de faim. »

« Les gens se disent victimes dans un monde où ils ont pas choisi d'exister. »

« C'est un monde de merde que les gens appellent ça leur ordinaire. »

Ces constats sont vrais. La précarité est réelle. La colère est légitime. Le sentiment d'abandon est fondé. Et c'est précisément parce que le diagnostic est juste que le piège fonctionne.

Le mécanisme est celui de l'hameçon empathique : on accroche l'auditeur par une vérité qu'il reconnaît (sa souffrance), puis on le tire vers une conclusion qu'il n'aurait jamais acceptée sans cet accrochage (la redéfinition de Dieu comme principe géométrique). Le passage de l'un à l'autre est invisible parce qu'il est noyé dans le flux verbal.

La séquence type est :

Diagnostic social vrai → émotion → adhésion affective

Glissement vers la « cause profonde » → « les gens ne connaissent pas les lois de l'être »

Solution → D.I.E.U. comme clé universelle

Verrouillage → « si tu ne comprends pas, c'est que tu es encore dans l'ignorance »

Ce qui est particulièrement pervers dans ce mécanisme, c'est qu'il exploite la lucidité de l'auditeur. Ce n'est pas un public naïf qui est visé — c'est un public qui a raison de penser que le monde est injuste, et dont cette raison est retournée contre lui.

Chapitre 12 — L'anti-représentation : une servitude déguisée en libération

L'un des thèmes récurrents du corpus est le rejet de la représentation politique :

« *Tu as renoncé à tes droits humains en déléguant ton vote.* »

« *Tu es représentant de toi-même. Tu n'as pas besoin qu'on te représente.* »

« *Les cons-citoyens... ils ont voté pour quelqu'un qui va décider à leur place.* »

Le discours anti-représentation est présenté comme une libération : ne plus déléguer, reprendre le pouvoir sur sa propre vie, refuser la servitude du système électoral. C'est un discours qui résonne puissamment dans un contexte de crise démocratique.

Mais l'opération réelle est inverse. Car si l'auditeur est invité à ne plus déléguer son vote à un élu, il est simultanément invité à déléguer sa pensée au locuteur. La représentation politique est dénoncée, mais la représentation cognitive est exigée. On ne doit plus croire les politiques, mais on doit croire D.I.E.U. On ne doit plus suivre les institutions, mais on doit suivre « l'école du savoir ».

C'est ce que nous appelons l'inversion de la servitude : le discours de libération produit une nouvelle forme de soumission, d'autant plus efficace qu'elle se présente comme son contraire. L'adepte croit s'être libéré du « système » alors qu'il a simplement changé de système — pour un système plus fermé, plus exigeant et plus difficile à quitter, parce qu'il se présente comme la liberté même.

Chapitre 13 — Le latin de cuisine : pseudo-érudition et effet d'autorité

Le corpus D.I.E.U. est parsemé de références pseudo-savantes, notamment en latin :

« *Dominer, dénominer, estéré, unanima, solidaré, deous...* »

Aucun de ces termes n'est du latin correct. « Estéré » n'existe pas. « Unanima » n'existe pas. « Solidaré » n'existe pas sous cette forme. « Deous » n'est pas un mot latin (le latin dit deus). Ce sont des approximations phonétiques présentées comme des étymologies.

Le procédé est doublement efficace :

Pour le public non latiniste (la grande majorité) : ces mots sonnent savants. Ils produisent un effet d'autorité. L'auditeur se dit : « Il connaît le latin, donc il sait de quoi il parle. »

Pour le public qui repérerait l'erreur : il est d'avance disqualifié. « Les universitaires sont dans le système. » « L'école ne vous apprend pas le vrai savoir. » La correction linguistique est retournée en preuve de fermeture d'esprit.

Ce mécanisme est caractéristique de ce que nous avons appelé l'effet de profondeur (chapitre 4) : la forme du savoir est mimée sans que le contenu du savoir soit présent. L'érudition est simulée. Et la simulation suffit, parce que le public visé n'a pas les moyens de la vérifier — et que le système a pris soin de discréditer ceux qui les auraient.

Chapitre 14 — La phrase-fleuve : saturation et sidération

Le style oral du locuteur principal est un mécanisme en soi. Voici un extrait caractéristique, transcrit sans modification :

« *Hop et voilà donc il y a bien du monde un peu partout voilà ben salut à tous on est toujours et on est encore là bah oui on est là pour réveiller les neurones parce que les gens se disent victimes dans un monde qui où ils ont pas choisi d'exister exister dans un monde de merde que les gens appellent ça leur ordinaire ouais non ça n'est pas un monde normal la normalisation euh la normalisation c'est des normes et les normes sont définies par l'univers et ces lois... »*

Ce flux ne s'arrête pas. Pendant des dizaines de minutes, la parole coule sans ponctuation, sans structure, sans respiration argumentative. L'auditeur est plongé dans un bain verbal dont il ne peut extraire aucune proposition isolée pour la vérifier.

C'est la phrase-fleuve comme technique de sidération. Elle fonctionne parce que :

L'auditeur ne peut pas interrompre (format live).

Il ne peut pas revenir en arrière (flux continu).

Il ne peut pas isoler une affirmation (tout est lié à tout).

Il ne peut pas distinguer l'important du trivial (tout est dit sur le même ton).

Le résultat est un état de réception passive dans lequel l'esprit critique est suspendu — non par choix, mais par

submersion. C'est l'équivalent discursif de la noyade : on ne peut pas nager quand on est sous l'eau.

Chapitre 15 — La quatrième dimension : blindage épistémique

Le système D.I.E.U. intègre un dispositif de blindage épistémique particulièrement efficace : la « quatrième dimension ».

« Il y a bien quatre dimensions dans l'univers en trois dimensions puisque cet univers en trois dimensions est généré de par l'esprit. C'est-à-dire le principe de singularité. »

« La perception de l'esprit, une dimension à part. »

L'argument est le suivant : au-delà des trois dimensions physiques (que tout le monde peut constater), il existe une quatrième dimension — l'esprit — qui échappe à la vérification ordinaire. Seuls ceux qui ont « l'esprit saint » (sic) peuvent y accéder.

Ce dispositif est redoutable parce qu'il crée une zone d'irréfutabilité. Si quelqu'un conteste une affirmation du système, on peut toujours répondre : « Tu raisones en trois dimensions. La vérité est dans la quatrième. » La quatrième dimension devient le lieu où toutes les contradictions se résolvent — mais ce lieu est, par définition, inaccessible à la vérification.

C'est le mécanisme classique du blindage épistémique : créer un niveau de réalité supérieur où le système est vrai, et déclarer que toute objection provient d'un niveau

inférieur. L'objection ne peut jamais atteindre sa cible parce que la cible est toujours « plus haut ».

Chapitre 16 — Le dictionnaire comme preuve : sophisme par homonymie

Un moment révélateur du corpus :

« À quoi ça sert un dictionnaire ? Un dictionnaire, ça sert à définir une image qui est et possède un rapport d'unité. »

L'argument est le suivant : puisqu'un dictionnaire définit des mots, et que D.I.E.U. signifie Définition de l'Image qui Est et possède un rapport d'Unité, alors le dictionnaire est une preuve de D.I.E.U.

C'est un sophisme par homonymie : le mot « définir » dans « le dictionnaire définit des mots » et le mot « définir » dans l'acronyme D.I.E.U. n'ont pas le même sens. Le premier est un acte lexicographique (donner le sens conventionnel d'un terme). Le second est un acte ontologique prétendu (fonder l'existence des choses). Confondre les deux, c'est confondre la carte et le territoire — ou plutôt, c'est faire croire que la carte est le territoire.

Ce sophisme est répété si souvent qu'il finit par acquérir une évidence performative : à force d'être dit, il semble vrai. C'est le principe de la répétition comme preuve, que tout propagandiste connaît.

Chapitre 17 — Le corpus comme système clos : synthèse clinique

Récapitulons les mécanismes identifiés dans le cas D.I.E.U. et leur correspondance avec l'armature théorique du Mouvement 1 :

| Mécanisme observé | Concept théorique (Mvt 1) | Exemple |
|---|--|---|
| Acronyme D.I.E.U. | Surcodage / Captation du sacré (ch. 2) | « Défini dans une image qui est et possède un rapport d'unité » |
| Pseudo-géométrie | Effet de profondeur (ch. 4) | « Les lois cubes », « mètre carré = servitude » |
| Phrase-fleuve | Saturation sémantique (ch. 5) | Flux verbal ininterrompu, « bah oui » |
| Diagnostic social vrai → solution fausse | Hameçon empathique (ch. 3) | « 40 000 SDF » → « Dieu mesure de toute chose » |
| Anti-représentation → soumission cognitive | Inversion de la servitude (ch. 3) | « Ne délègue pas ton vote » mais « crois D.I.E.U. » |
| Mépris de l'extérieur | Immunisation (ch. 6) | « Cons citoyens », « débiles mentaux » |

| | | |
|-----------------------------------|--|--|
| Latin de cuisine | Pseudo-érudition (ch. 4) | « Dominer dénominer estéré unanima » |
| Quatrième dimension | Blindage épistémique (ch. 6) | « L'esprit perçoit ce que le corps ne peut pas » |
| Dictionnaire = preuve | Sophisme par homonymie (ch. 5) | « À quoi sert un dictionnaire ? Par Dieu. » |
| Formule répétée ad nauseam | Mantra / Répétition comme preuve (ch. 5) | « Par définition, image, être, rapport d'unité » |

Le système D.I.E.U. est un cas d'école du faux centre décrit dans le Mouvement 1. Il présente toutes les caractéristiques :

Un point unique (l'acronyme D.I.E.U.) qui prétend organiser la totalité du réel.

Une circularité parfaite : tout est « par Dieu », et « Dieu » n'est que « ce qui définit tout ».

Une fermeture hermétique : aucune objection ne peut pénétrer le système, car toute objection est renvoyée à l'ignorance de l'objecteur.

Une captation affective : la souffrance sociale réelle sert de porte d'entrée vers un enfermement cognitif.

Un gourou qui se nie comme gourou : Le fondateur dit « vous n'avez pas besoin de moi » tout en étant le seul à détenir et dispenser le « savoir ».

Chapitre 18 — Ce que le cas D.I.E.U. révèle du phénomène sectaire contemporain

Le mouvement D.I.E.U. n'est pas une secte au sens classique du terme — il n'y a pas (à notre connaissance) de communauté fermée, de rupture familiale imposée, de prédation financière massive. C'est une secte cognitive : un système de pensée qui capture l'esprit sans nécessairement capturer le corps.

C'est en cela qu'il est paradigmatique du phénomène sectaire contemporain. À l'ère des réseaux sociaux, la secte n'a plus besoin de murs. Elle a besoin de flux — de lives, de vidéos, de formules répétées, de communautés en ligne où l'on se reconnaît entre « sachants ». Le gourou n'a plus besoin d'être physiquement présent : il est omniprésent par l'écran.

Le cas D.I.E.U. révèle aussi que le terreau post-politique — la défiance envers les institutions, la colère sociale, le sentiment d'abandon — est aujourd'hui le premier vecteur de recrutement sectaire. Ce n'est plus la quête spirituelle qui mène à la secte : c'est la quête de sens politique. Les gens ne cherchent pas Dieu — ils cherchent une explication à leur précarité. Et c'est précisément cette explication que le faux centre leur offre, en la déguisant en métaphysique.

« *Tant que Dieu ne sera pas à sa place — et pas le Dieu de chacun, le Dieu commun, celui qui fait qu'on existe par définition dans une image qui est*

et possède un rapport d'unité — [...] les sociétés humaines n'auront pas de répit. »

Cette phrase est le condensé parfait du faux centre : une promesse de libération qui est en réalité une assignation à résidence cognitive. Le « Dieu commun » n'est commun qu'à ceux qui acceptent la définition du fondateur. Le « savoir » n'est savoir qu'à l'intérieur du système. La « vérité » n'est vraie qu'en circuit fermé.

Et c'est précisément parce que le circuit est fermé qu'il fonctionne.

MOUVEMENT 3

LA PROPHYLAXIE : SORTIR DU FAUX CENTRE



Chapitre 19 — Pourquoi la dénonciation ne suffit pas

Dénoncer un discours d'emprise, c'est nécessaire. Mais ce n'est pas suffisant. Et c'est même, dans certains cas, contre-productif.

Quand on se contente de dire « c'est une secte », on produit exactement l'effet que le système d'emprise attend : on confirme la thèse du complot extérieur. Le gourou dit : « Ils ne veulent pas que vous sachiez. » Le dénonciateur dit : « C'est dangereux. » L'adepte entend : « Ils ont peur de la vérité. » Le cercle se referme.

La dénonciation morale — « c'est un escroc », « c'est un manipulateur » — rate sa cible parce qu'elle s'adresse à la raison de quelqu'un dont la raison a été précisément capturée par un dispositif qui se présente comme la raison même. Le locuteur ne dit pas « croyez-moi ». Il dit « c'est défini ». Il ne dit pas « suivez-moi ». Il dit « c'est les lois de l'être ». On ne combat pas un système qui se

déguise en savoir par un appel à la méfiance. On le combat par un savoir plus rigoureux.

C'est pourquoi ce troisième mouvement ne propose pas une réfutation point par point du discours D.I.E.U. — cela a été fait dans le Mouvement 2. Il propose une grammaire de la vigilance : un ensemble de critères, de réflexes et de principes qui permettent à quiconque de reconnaître un langage d'emprise avant d'y être pris.

Chapitre 20 — Les sept signaux d'alerte d'un langage d'emprise

Tout discours d'emprise n'est pas identique. Mais tous partagent un certain nombre de traits structurels que QIMI 7 permet de formaliser. Voici les sept signaux d'alerte principaux, illustrés à partir du cas D.I.E.U. mais transférables à tout autre corpus.

Signal 1 — Le mot-piège

Un mot courant est redéfini de manière à ce que son usage ordinaire devienne impossible. Le locuteur s'empare d'un terme à forte charge symbolique et le vide de son sens commun pour le remplir d'un contenu propriétaire.

Exemple D.I.E.U. : Le mot « Dieu » est redéfini comme « Définition de l'Image qui Existe dans un rapport d'Unité ». Dès lors, quiconque utilise le mot « Dieu » dans son sens courant (théologique, philosophique, mystique) est automatiquement disqualifié.

Test : Si un locuteur vous dit que vous ne comprenez pas un mot que vous utilisez depuis toujours, et que sa définition est la seule correcte — c'est un mot-piège.

Signal 2 — Le glissement de registre non signalé

Le discours passe de la géométrie à la métaphysique, de la métaphysique au droit, du droit à la morale, sans jamais signaler le changement de plan. Chaque registre sert de caution au suivant.

Exemple D.I.E.U. : « Tu es une créature en trois dimensions [...] hauteur, largeur, profondeur [...] tu payes ton loyer en mètre carré [...] les lois cubes [...] omniscient, omniprésent, omnipotent [...] les droits de l'homme et du citoyen [...] tu as renoncé à tes droits humains. »

Test : Si vous ne pouvez pas identifier à quel moment le discours a changé de sujet — c'est un glissement de registre non signalé.

Signal 3 — L'étymologie sauvage

Le locuteur découpe les mots de manière arbitraire pour y « révéler » un sens caché. Ce procédé donne l'impression que la langue elle-même confirme la thèse.

Exemple D.I.E.U. : « Être vient de la notion d'esprit, estéré » ; « unanima, solidaré, deous » ; « dominer, dénominer » ; « les cons-citoyens ».

Test : Si un locuteur découpe un mot en syllabes pour en tirer une « vérité cachée » sans citer aucune source linguistique — c'est une étymologie sauvage.

Signal 4 — La circularité tautologique

La conclusion est contenue dans la prémisse. Le système se prouve lui-même par lui-même. Toute tentative de vérification externe est déclarée non pertinente.

Exemple D.I.E.U. : « Dieu, c'est le principe de verbalisation. Dieu dans le verbe, ou il y a pas de verbalisation sans Dieu. »

Test : Si la « preuve » du système est le système lui-même — c'est une circularité tautologique.

Signal 5 — L'immunisation contre la critique

Toute objection est retournée en preuve de l'ignorance de l'objecteur. Le système ne peut pas être réfuté parce que toute réfutation est interprétée comme un symptôme de ce que le système dénonce.

Exemple D.I.E.U. : « Les gens vont regarder le live, ils vont dire "mais c'est vide ce qu'il raconte", mais c'est normal si tu piges rien, tu comprends rien. »

Test : Si ne pas comprendre est toujours la faute de celui qui ne comprend pas, et jamais celle de celui qui s'exprime — c'est une immunisation contre la critique.

Signal 6 — La captation de la souffrance

Le discours commence par un diagnostic social vrai (précarité, injustice, abandon) pour glisser vers une solution qui n'a aucun rapport avec le diagnostic. La souffrance réelle sert de porte d'entrée vers un système fermé.

Exemple D.I.E.U. : « 350 000 SDF, 50 000 mineurs à la rue » → « Tant que Dieu ne sera pas à sa place, les sociétés humaines n'auront pas de répit. »

Test : Si la solution proposée à un problème social concret est une redéfinition métaphysique — c'est une captation de la souffrance.

Signal 7 — Le gourou nié

Le locuteur se présente comme un simple « passeur » ou « éveilleur » tout en étant le seul à détenir et dispenser le « savoir ». Il dit « vous n'avez pas besoin de moi » tout en rendant son discours indispensable.

Exemple D.I.E.U. : Le fondateur se présente comme animateur d'une « école du savoir » ouverte à tous, mais son discours est le seul canal d'accès au « vrai savoir ». Il n'y a pas de bibliographie, pas de sources vérifiables, pas d'autres enseignants.

Test : Si un locuteur dit « je ne suis personne » tout en étant la seule source du système — c'est un gourou nié.

Chapitre 21 — La grille QIMI 7 de détection des faux centres

À partir des mécanismes identifiés dans les Mouvements 1 et 2, nous proposons une grille de détection systématique. Cette grille n'est pas un outil de condamnation morale ; c'est un instrument de diagnostic structurel.

| N° | Critère | Question-test | Seuil d'alerte |
|----|---------------------------|--|---------------------------------------|
| 1 | Signifiant-maître | Le discours est-il organisé autour d'un mot ou sigle unique qui prétend tout expliquer ? | Un seul mot = centre absolu |
| 2 | Redéfinition propriétaire | Un mot courant est-il redéfini sans méthode ni source ? | Redéfinition sans étymologie attestée |
| 3 | Extension totalisante | La redéfinition est-elle appliquée à tous les domaines (science, droit, morale, théologie) ? | ≥ 3 domaines fusionnés |
| 4 | Circularité | Le système se prouve-t-il par lui-même ? | Aucune preuve externe acceptée |
| 5 | Immunisation | Toute objection est-elle retournée contre l'objecteur ? | Critique = ignorance systématique |
| 6 | Pseudo-érudition | Des références savantes sont-elles invoquées | Aucune citation précise |

| | | | |
|-----------|---------------------------------|--|--|
| | | | sans source vérifiable ? |
| 7 | Captation affective | Le discours s'accroche-t-il à une souffrance réelle pour glisser vers autre chose ? | Diagnostic vrai → solution sans rapport |
| 8 | Flux saturant | Le format empêche-t-il la prise de recul (monologue long, pas de contradiction possible) ? | > 30 min de monologue sans structure |
| 9 | Disqualification de l'extérieur | Tout ce qui est hors du système est-il déclaré corrompu ou ignorant ? | Aucune autorité externe reconnue |
| 10 | Gourou nié | Le locuteur se présente-t-il comme non-gourou tout en étant la seule source ? | « Je ne suis personne » + monopole du savoir |

Résultat pour le cas D.I.E.U. : 10/10.

Cela ne signifie pas que tout discours qui active un ou deux critères est sectaire. Mais quand les dix convergent,

on est en présence d'un système de captation cognitive complet.

Chapitre 22 — Ce que QIMI 7 apporte de spécifique

On peut analyser les phénomènes sectaires avec les outils de la sociologie des croyances, de la psychologie des groupes, de la rhétorique, de l'histoire religieuse, des sciences politiques ou de la critique des idéologies. Tous ces apports sont utiles. Mais QIMI 7 permet d'ajouter quelque chose d'irremplaçable : une lecture des fausses unités à partir de la structure interne du langage.

La sociologie des sectes décrit les groupes, leurs dynamiques, leurs modes de recrutement. La psychologie de l'influence analyse les biais cognitifs exploités. La rhétorique classique identifie les figures de manipulation. Toutes ces approches interviennent en aval — quand le phénomène est déjà constitué.

QIMI 7 intervient en amont. Il permet de repérer le moment précis où un discours bascule : quand un mot-source est capté, quand un registre glisse sans signal, quand une analogie devient impériale, quand la densité de sens cesse d'éclairer et commence à écraser. C'est un outil de prophylaxie linguistique — il détecte la maladie dans le langage avant qu'elle ne se manifeste dans le groupe.

Cette contribution est majeure. Elle permet de montrer que le mensonge d'un pseudo-discours ne réside pas seulement dans ses conclusions, mais dans son mode de

nouage. Il ne trompe pas parce qu'il dit seulement le faux ; il trompe parce qu'il relie abusivement. Il ne séduit pas seulement par excès d'assurance ; il séduit parce qu'il mime une intégration supérieure. Il ne tient pas seulement par charisme ; il tient par grammaire de captation.

Chapitre 23 — Éduquer à la distinction

Le contraire de l'emprise n'est pas le scepticisme. Le scepticisme — « je ne crois en rien » — est une posture aussi fermée que la crédulité. Il ne protège pas du faux centre ; il crée un vide que le faux centre viendra combler.

Le vrai contraire de l'emprise, c'est la capacité de distinguer. Distinguer le sacré du profane. Le théologique du géométrique. Le diagnostic du remède. L'analogie de la preuve. L'émotion de l'argument. Le flux de la pensée. Le mot-source de sa captation.

Cette capacité ne s'acquiert pas par la méfiance. Elle s'acquiert par l'éducation — une éducation qui ne se contente pas de transmettre des contenus, mais qui enseigne à lire les structures. Lire un discours, ce n'est pas seulement comprendre ce qu'il dit ; c'est comprendre comment il est fabriqué. C'est repérer les transitions, les glissements, les sauts logiques, les effets de surface, les circularités cachées.

QIMI 7 est, en ce sens, un outil pédagogique autant qu'un outil analytique. Il ne dit pas quoi penser. Il

apprend à voir comment un discours pense — ou prétend penser.

Chapitre 24 — Le cas D.I.E.U. comme cas d'école pédagogique

Le cas D.I.E.U. présente un avantage pédagogique rare : sa mécanique est transparente. Contrairement à des mouvements sectaires plus sophistiqués, qui dissimulent leurs procédés sous des couches de complexité doctrinale, le système D.I.E.U. expose ses mécanismes à ciel ouvert.

L'acronyme est visible. La circularité est audible. Les glissements de registre sont repérables. Le mépris de l'extérieur est explicite. La pseudo-érudition est vérifiable (il suffit d'un dictionnaire de latin). La captation de la souffrance est avouée.

C'est pourquoi ce cas peut servir de matériel pédagogique pour quatre publics :

Les enseignants — qui peuvent utiliser des extraits du corpus pour enseigner la lecture critique des discours, l'identification des sophismes, la distinction des registres.

Les travailleurs sociaux — qui sont en première ligne face à des publics vulnérables susceptibles de rencontrer ce type de discours sur les réseaux sociaux.

Les familles — qui voient un proche s'enfermer dans un système de pensée circulaire et ne savent pas comment nommer ce qui se passe.

Les chercheurs — qui travaillent sur les nouvelles formes de radicalisation cognitive à l'ère des réseaux sociaux.

Le cas D.I.E.U. montre que la secte contemporaine n'a plus besoin de murs, de communauté fermée, ni même de doctrine stable. Elle a besoin d'un flux verbal, d'un faux centre lexical, et d'un public blessé. C'est tout. Et c'est suffisant.

Chapitre 25 — Ce que le faux centre dit de notre époque

Le phénomène D.I.E.U. n'est pas un accident. Il est un symptôme.

Il est le symptôme d'une époque où :

Les institutions ont perdu leur crédit sans qu'aucune alternative structurée ne les ait remplacées. Le vide institutionnel est le terreau du faux centre.

Les réseaux sociaux ont démocratisé la parole sans démocratiser la rigueur. N'importe qui peut parler pendant trois heures en live sans qu'aucun contradicteur ne puisse intervenir. Le format même du live YouTube est un format d'emprise : un monologue ininterrompu face à un public silencieux qui ne peut que commenter dans un chat latéral.

La souffrance sociale est réelle et massive — et les discours qui la prennent au sérieux sont rares. Quand un homme dit « plus de 350 000 SDF, 50 000 mineurs à la rue, des gens qui crèvent de faim », il dit vrai. Et cette vérité partielle est le meilleur passeport pour faire accepter des mensonges totaux.

L'éducation à la lecture critique a reculé. On apprend à lire des textes, pas à lire des discours. On apprend à repérer des fautes d'orthographe, pas des fautes de raisonnement. On apprend à citer des sources, pas à identifier des glissements de registre.

Le faux centre prospère dans cet espace. Il offre ce que les institutions ne donnent plus : un sentiment de cohérence. Il offre ce que l'école n'enseigne plus : un sentiment de profondeur. Il offre ce que la politique ne promet plus : un sentiment de dignité.

Mais tout cela est faux. La cohérence est circulaire. La profondeur est un effet de surface. La dignité est conditionnelle — réservée à ceux qui acceptent le système.

Chapitre 26 — Pour une hygiène du langage

Ce texte ne se termine pas par un programme politique, ni par une liste de recommandations institutionnelles. Il se termine par un principe simple, qui est aussi un impératif éthique :

Prenez soin de votre langage.

Pas au sens de la politesse ou de la correction grammaticale. Au sens de la précision. Au sens de la distinction. Au sens de la responsabilité.

Quand vous dites « Dieu », sachez ce que vous dites. Quand vous dites « liberté », sachez ce que vous dites. Quand vous dites « représentation », sachez ce que vous

dites. Et quand quelqu'un redéfinit ces mots à votre place — sans méthode, sans source, sans droit de réponse — sachez que quelque chose est en train de se passer qui n'est pas de l'ordre du savoir. C'est de l'ordre de la capture.

Le langage est le premier lieu de la liberté. C'est aussi le premier lieu de l'emprise. Celui qui contrôle les définitions contrôle la pensée. Celui qui fusionne les registres empêche la distinction. Celui qui parle sans s'arrêter empêche la réflexion.

Le faux centre ne se combat pas par un autre centre. Il se combat par la restauration de la juste distance entre les mots et les choses, entre les registres et les preuves, entre l'émotion et l'argument, entre le flux et la pensée.

QIMI 7 n'est pas un système de plus. C'est un outil de lecture. Il ne dit pas quoi penser. Il montre comment un discours est fabriqué. Il ne propose pas une vérité alternative. Il restaure les conditions dans lesquelles la vérité peut être cherchée — c'est-à-dire les conditions dans lesquelles la distinction est possible.

Et c'est peut-être la seule chose qui vaille d'être défendue : non pas une vérité particulière, mais la possibilité même de distinguer le vrai du faux.

Chapitre 27 — Épilogue : Le crayon et le faux centre

Il y a, dans le corpus D.I.E.U., une image qui revient sans cesse : deux crayons.

« *Comme ces deux crayons qui sont équivaux, oui par Dieu, donc définis dans une image qui est et possède un rapport d'unité.* »

Deux crayons posés côte à côte. Voilà le point de départ de tout le système. Deux objets similaires. Une analogie physique. Et de cette analogie, par une série de glissements non signalés, on arrive à : la redéfinition de Dieu, la refondation du droit, la délégitimation de la démocratie, le mépris de quiconque ne comprend pas.

Deux crayons.

C'est vertigineux. Non pas par la profondeur de la pensée — mais par la disproportion entre le point de départ et le point d'arrivée. Entre l'analogie banale et la prétention totale. Entre le crayon et le cosmos.

Et c'est précisément cette disproportion qui est le signe du faux centre. Un vrai centre — une vraie unité de pensée — n'a pas besoin de tout absorber. Il n'a pas besoin de redéfinir Dieu, le droit, la nation, la géométrie et la morale à partir de deux crayons. Il peut laisser les crayons être des crayons. Il peut laisser Dieu être Dieu. Il peut laisser le droit être le droit.

Le faux centre, lui, ne peut rien laisser être ce qu'il est. Il doit tout capturer, tout renommer, tout fusionner. Parce que s'il laisse une seule chose en dehors de son système, cette chose devient un point de comparaison — et la comparaison est mortelle pour le faux centre.

Le vrai centre, s'il existe, est celui qui laisse chaque chose à sa place tout en les reliant. Qui distingue sans séparer. Qui unifie sans confondre.

C'est ce que QIMI 7 cherche. C'est ce que le faux centre détruit. Et c'est ce que ce texte, modestement, tente de restaurer.



Benabdellah SOUFARI

Le Faux Centre — Anatomie d'un langage d'emprise

*Mouvement 1 : La théorie — Mouvement 2 : La clinique —
Mouvement 3 : La prophylaxie*

27 chapitres — Méthode QIMI 7 — Laboratoire DECODEX